

vous essayez de juger sans parti pris la tragédie d'Alfieri, je crois que vous ne tarderez pas à vous convaincre que, sous le rapport moral, elle ne méritait pas toutes les récriminations dont elle a été l'objet. Ce n'est certes pas d'elle que J.-J. Rousseau aurait pu dire qu'elle dispose l'âme à des sentiments trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu.

Autant Racine, fidèle à cette règle d'Aristote qu'au théâtre un personnage pour intéresser ne doit être ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocent, a pris soin d'adoucir ce qu'il y avait de dur, d'implacable, de païen, dans le caractère de la *Phèdre* antique, afin de la rendre plus facilement acceptable par le public de son temps, autant Alfieri a été brutal, entier, sans ménagements dans sa conception. La *Phèdre* de Racine, tout en s'accusant de sa passion, n'en fouille pas moins avec une secrète complaisance les replis de son cœur où elle la retrouve partout; elle s'entretient longuement de ses ardeurs avec sa nourrice OEnone; enfin, dans une scène qui est un chef-d'œuvre par la gradation des nuances qui y sont exprimées, elle ose faire à Hippolyte, lui-même, l'aveu de sa passion. Rien de pareil dans la *Myrrha* d'Alfieri, point d'aveu, pas même à la nourrice Euryclée; du moment où cet aveu lui échappe par un cri que le poète a emprunté d'Ovide :

O, dixit, felicem conjugem matrem !

Myrrha se tue. Jusques là, elle n'a fait, à proprement parler, que demander la mort à tout le monde :

Una parola sola : morte !.... morte !....

La mort ! la mort ! elle la demande à son fiancé, à sa mère, à son père : *Morir e morir null'altro io bramo* ; ce cri, en effet, retentit comme un glas funèbre tout le long de la pièce, à travers les accès de rage et les gémissements de Myrrha.

E pianto, e rabbia

E pianto ancora.

Qu'une telle situation soit excessive, affreuse, horrible dans sa monotonie, qu'elle ne suffise pas à défrayer cinq actes, qu'elle oppresse le spectateur, qu'elle soit impossible, étant prolongée à ce point, je veux bien en convenir mais on m'accordera aussi qu'une telle peinture n'a rien qui flatte les passions et qu'elle ne ménage aucune délicatesse.

Le poète aurait pu arranger aisément les choses, de cette façon que Myrrha se fût d'abord éprise de son père sans le connaître ; mais il a, ce me semble, vulgairement dédaigné d'être habile, afin de se soustraire au reproche d'avoir voulu faire une *Phèdre* intéressante, ne fût-ce qu'un moment. Remarquez aussi que dans la pièce d'Alfieri la nourrice Euryclée n'est pas une sorte